

Méfiez-vous de la jolie sorcière

« Il y avait, dans un village de Provence, une grande et belle fille qui avait vingt ans et qui n'avait jamais eu d'amoureux. Elle avait une taille avantageuse, une démarche engageante, de beaux cheveux, de jolis yeux, de belles dents, tout enfin ce qui plaît ; et cependant, aucun des jeunes gens du village ne lui avait adressé ses hommages. Chaque fois qu'un garçon avait dit, en la voyant :

— *Oh ! la bello fillo !*

Un de ses amis lui avait aussitôt répondu vivement à l'oreille :

— *Es Masquo.*

Et la puissance de ce mot est telle, on le comprend, que pas un téméraire n'avait osé continuer, après l'avoir entendu, à regarder cette fille avec sympathie.

Beaucoup n'avaient pas cherché à avoir plus de détails à ce sujet ; ils s'étaient désormais éloignés de la jeune fille sur le compte de laquelle le mot fatidique avait été prononcé.

Ceux qui, au contraire, avaient eu une curiosité plus forte que la crainte, s'étaient écartés avec leur interlocuteur de la foule ; et une fois assez loin pour être hors de portée des oreilles dangereuses, ils avaient appris ce qui se disait à ce sujet, et que voici :

La mère de cette fille était devenue Masque, dans sa jeunesse, parce que, se trouvant par curiosité au lit de mort d'une vieille voisine qui elle-même était Masque, elle avait eu l'imprudence de lui toucher la main. Comme sur le moment la chose n'avait pas été ébruitée, elle avait pu trouver un mari, sans trop de peine ; mais à peine le mariage avait-il été consommé, que celui-ci était tombé malade et avait fini par mourir de langueur.

Dans ces conditions, il était évident que la fille était Masque comme sa mère ; et non moins certain que le téméraire qui oserait devenir son amoureux serait condamné fatalement à une mort prochaine. Je ne dirai pas si cette jeune fille dont nous parlons était contente d'être ainsi obligée de coiffer sainte Catherine ; et si, en séchant les figues, comme on dit, son caractère tendait à devenir plus aimable. Chacun sait qu'une fille de vingt ans n'a qu'un rêve dans ce monde : se marier ; ne songe qu'à une chose : trouver un amoureux. Or, Masque ou non, celle dont nous parlons ne faisait pas exception à la règle commune.

Un jour, un solide garçon du voisinage qui était venu depuis peu travailler dans le village, fut frappé de la belle apparence de cette fille. Quand un ami lui dit : *es Masquo* ; il haussa les épaules avec incroyance, et n'en continua pas moins à la regarder d'un oeil tendre.

Notre jeune homme se mit donc en mesure d'être distingué par la fille dont nous parlons. Ses avances furent accueillies favorablement ; des coups d'oeil aimables furent échangés, une parole gracieuse suivit. Enfin, il arriva un beau jour que la connaissance se trouva assez avancée pour qu'on pût entamer le chapitre des accords du mariage. La famille du garçon voyait bien d'assez mauvais oeil ces projets d'union ; mais l'amoureux était très entêté dans sa résolution et, comme la fille ainsi que la mère faisaient de leur mieux pour l'attirer à elles, les arrangements furent pris et le mariage fixé à une époque rapprochée.

En attendant, le fiancé obtint la permission d'aller faire sa cour, dans la soirée, à sa future épouse et il en usa aussi largement que possible. D'ailleurs, les journées diminuaient de longueur, l'automne approchait ; et comme on avait fixé l'entrée en ménage pour les premiers jours de novembre, il y avait, chaque jour, quelque projet à discuter, quelque disposition à arrêter de concert ; ce qui était l'excuse naturelle de ces longues visites vespérales.

Plus d'une fois, un ami avait essayé de raisonner le jeune homme, de lui parler du danger qu'il courait peut-être, en épousant une *Masquo* ; mais ses tentatives étaient restées stériles. Cependant, à l'insu même de l'intéressée, quelque chose comme le doute, la curiosité, que sais-je ? Un sentiment que je ne saurais préciser d'une manière absolue naquit dans son esprit, et y prit peu à peu domicile :

— *Qu sai se es vrai* (Qui sait si c'est vrai ?)

Telle est la pensée qui finit par l'obséder.

On sait que, lorsque minuit sonne, les Masques vont au sabbat ; or, une ou deux fois, il était arrivé que le jeune homme s'attardant auprès de la jeune fille, on l'avait congédié avec une précipitation étrange en donnant pour raison :

— *Qu'éro proché de miejo nuech* (Qu'il était près de minuit).

Ces indices le préoccupèrent tant, qu'il résolut de tirer l'affaire au clair, sans tarder.

Pour cela faire, il arrive, un soir, comme d'habitude ; puis, après avoir simulé une fatigue plus grande que de coutume, il feignit de se laisser aller au sommeil ; et le voilà bientôt avec toutes les apparences d'un dormeur déterminé. C'était un vendredi, la séance du sabbat est solennelle, ce jour-là, et pas une Masque ne peut se dispenser d'y assister ; aussi, dès que la soirée fut suffisamment avancée, la mère et la fille essayèrent de réveiller le jeune homme, mais la chose n'était pas possible.

Le proverbe dit, on le sait, qu'il n'y a pas de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre ; bref, on ne put pas réveiller le dormeur. Mais, quoiqu'il ronflât avec une régularité qui donnait tout à fait l'illusion d'un sommeil réel, notre jeune homme tenait un oeil entr'ouvert suffisamment, pour surveiller tout ce qui se passait dans la chambre. Or, il constata qu'à mesure que le moment de minuit approchait, elles étaient très visiblement inquiètes.

Après avoir fait tout le possible pour le réveiller, les deux femmes discutèrent à voix basse, avec les apparences du plus grand ennui ; enfin, tout à coup, pressées par l'heure, elles prirent une résolution extrême. En effet, elles éteignirent la lumière de sorte que la chambre se trouva plongée dans une obscurité à peu près complète, éclairée seulement par un tison qui fumait dans l'âtre. Elles sortirent d'une armoire cachée, un pot qui fut placé sur la table ; elles se dépouillèrent de leurs vêtements, en un tour de main ; et, prenant chacune un peu de la pommade qui était contenue dans ce pot, elles se mirent à se frotter tout le corps, d'une manière très méthodique. _ Elles commencèrent par se frotter les pieds, puis les mollets, puis les cuisses, puis le ventre, la poitrine, le dos, les bras, et enfin la tête, en prononçant chaque fois, la formule suivante :

— *Supra fucillo*.

À peine eurent-elles fini cette opération que, tout à coup, elles furent transformées en chouettes ; elles s'envolèrent par le tuyau de la cheminée, en

poussant le cri lugubre de l'oiseau de nuit et laissant leurs vêtements sur une chaise, dans la chambre qui venait d'être le théâtre de cette étrange mutation. Aussitôt qu'il fut resté seul, notre jeune homme ouvrit les yeux ; et je laisse à penser s'il était stupéfait. Il se leva, ralluma la lampe, visita tout ce qui se trouvait dans la chambre avec le soin le plus minutieux. Il fit une investigation attentionnée dans tous les recoins pour bien s'assurer s'il n'avait pas été le jouet d'une illusion ; mais aucun doute n'était possible devant les preuves matérielles de la réalité.

En effet, sur deux chaises, étaient deux vêtements de femme encore tièdes de la chaleur du corps qu'ils avaient recouverts ; et sur la table, était encore le pot magique dont le contenu était une sorte de pommade noire, d'odeur fétide, rappelant celle d'une substance animale brûlée.

Minuit sonna, à ce moment même ; et notre jeune homme, arrivé au comble de l'ébahissement, craignit un instant que la chambre fût, en ce moment, le théâtre de quelque chose d'extraordinaire, mais rien ne survint. Il se dit, en réfléchissant : en somme cela n'est pas étonnant, car à cette heure, les Masques de toute provenance, sans exception aucune, sont au sabbat.

Se voyant seul, ainsi, et en songeant à l'étrangeté de la chose, notre jeune homme qui, d'ailleurs, n'était pas peureux de sa nature, eut une folle idée : il se dit, qu'il serait bien curieux de savoir où sa fiancée et sa future belle-mère, avaient pu aller, transformées ainsi en chouettes. En somme, se dit-il, je sais comment elles ont fait pour devenir oiseau ; essayons, moi-même, de me transformer de la même manière. _ Le voilà déshabillé, à son tour, en un clin d'oeil, plongeant les doigts dans le pot à pommade magique ; et se frottant, à son tour, comme il l'avait vu faire aux deux femmes. Seulement, il ne se souvenait plus très exactement des paroles employées pour opérer la transformation ; et au lieu de dire : *Supra fucillo*, c'est *souto fucillo*, qu'il crut devoir prononcer.

À peine eut-il fini son opération, et prononcé, pour la dernière fois, ces paroles : *Souto fucillo*, voilà qu'il est tout à-coup transformé en chouette ; et qu'à son tour, il part en volant à travers la cheminée.

Mais cependant, en passant devant l'âtre, il se sentit entraîné, malgré toute sa résistance, au-dessous de la branche feuillue qui y pétillait ; de sorte qu'il commença à s'y brûler d'une manière très désagréable. Il attribua cette première mésaventure à une maladresse, dépendant de son manque d'habitude dans le métier d'oiseau ; et il se promit de mieux voler, une fois hors de la maison. Mais à peine fut-il arrivé dans les champs, qu'un supplice extrêmement pénible commença pour lui. En effet, tant qu'il était dans un endroit où la terre était nue, il volait à tire d'ailes, avec toute l'aisance d'une chouette ordinaire ; mais dès qu'il arrivait dans le moindre bosquet, auprès du plus petit arbuste, dans le voisinage d'une haie, il était invinciblement entraîné à passer au-dessous, au lieu de voler au-dessus ; et, chaque branche, branchette ou simple fétu de chaume, lui fouettait la tête, le corps ou les membres, de la manière la plus cruelle.

Il voulut s'arrêter, voyant qu'à chaque instant, une douleur de plus venait s'ajouter aux douleurs cuisantes qu'il ressentait ; mais s'arrêter était chose impossible ; il était entraîné, par une force surhumaine, à voler droit devant lui ; et, malgré ses efforts, il ne pouvait échapper aux atteintes de toutes les branches qu'il rencontrait sur son passage ; le *souto fucillo* se réalisait pour lui de la plus cruelle façon. On comprend, que, bientôt, il fut martyrisé de plaies, d'écorchures et de contusions ; il sentait qu'il allait mourir ; il croyait toucher à

sa dernière heure, lorsque le jour parut et le premier rayon de soleil colora le ciel en rose ; le coq se mit à chanter tout à coup. L'heure des Masques étant passée, il tomba rudement sur la terre humide, ayant repris sa forme naturelle.

Il se trouva, donc, étendu, tout nu, en plein champ, moulu, contusionné, déchiré, saignant de mille plaies, c'est-à-dire dans la plus triste situation du monde ; mais néanmoins, se félicitant d'avoir enfin fini la triste expérience qu'il avait si imprudemment tentée. Il se releva comme il put et, clopin-clopant, il regagna en toute hâte sa maison, cherchant à se dérober au regard de ceux qui commençaient à sortir de leur lit aux premières lueurs du matin.

Une fois arrivé chez lui, il se coucha avec une violente fièvre, dans laquelle la peur avait autant de place que la souffrance et il fut retenu au lit pendant pas mal de semaines.

Ses parents, ses amis, attribuèrent son mal à ceci, à cela, à bien d'autres causes encore, mais personne ne songea à la véritable raison. De son côté, il se garda bien de raconter les détails de sa mésaventure.

Seulement, dès qu'il fut guéri, il alla habiter un autre village et ne prit pas même la peine d'aller redemander, avant de partir, à son ex-fiancée et à sa Masque de mère, la restitution des habits qu'il avait laissés sur une chaise dans leur chaumière, lorsqu'il avait eu l'étrange curiosité de faire l'expérience de la friction avec une pommade magique, en prononçant de travers la formule sacramentelle.

(B. F)